Le Monde libertaire - n°104
septembre 1964
Fédération anarchiste

DE QUELQUES RÉALITÉS SYNDICALES...

Le volet que le travailleur a entr'ouvert vers l'évasion et qui lui a permis de retrouver la poésie des grandes routes, le sel du large ou plus simplement la truite somnolente au fil du courant, va se refermer et de nouveau des problèmes vont se poser qu'il faudra résoudre et parmi eux le problème économique qui dans notre pays et à notre époque est étroitement lié au problème syndical. Profitons donc de ces derniers instants de détente pour faire le point.

Rentrée socialement calme? On peut le prévoir, non pas que la situation économique soit satisfaisante, mais, dans l'état actuel des choses, le *Mouvement syndical,* morcelé en fractions politiques, ne possède ou n'est décidé à se servir d'aucune des armes qui lui permettrait de la modifier. Ramené à son expression la plus élémentaire, *«la contestation»,* le syndicalisme est condamné une fois de plus à des pleurnicheries sans dignités, qu'accompagneront quelques éclats de voix destinés à sauver la face. Et il n'obtiendra que ce que le pouvoir sera décidé à lui accordé. Tout au plus verrons-nous le gouvernement mordre légèrement le trait de façon que ce syndicalisme régulateur incomparable pour la société continue à jouer son rôle. Mais alors la question se pose; que faisons-nous dans cette galère? Que pouvons-nous attendre du mouvement syndical actuel?

On a trop tendance à mon avis, à ne voir dans la mollesse du syndicalisme que les conséoucnces de la politisation de leurs cadres. Il y a çà, mais il y a autre chose 1 Et cet autre chose rend bien aléatoire un redressement prochain du mouvement ouvrier. Le syndicalisme dans son caractère actuel est le produit du milieu dans leouel il se meut et ce milieu s'est profondément modifié depuis la période héroïque où le syndicalisme explora, ce qui a amené une transformation parallèle de la mentalité de l'ouvrier syndiqué. Voyons ce qui a changé 1

L'action syndicale

Ce qui a changé, ce sont d'abord les conditions des existences des travailleurs et ce changement est dû à la fois à l'action syndicale, au développement des techniques et a une compréhension plus claire de leurs intérêts de la part des classes dirigeantes décidées à faire la part du feu pour se perpétuer. Et nous devons le dire, même si nos anciens ont écrit le contraire car eux comme nous étaient susceptibles d'erreurs, le mythe de la *«prolétarisation»* s'est effondré. Oh, j'entends bien les marxistes à grand renfort de dialectiques vous expliqueront que cette prolétarisation s'accomplit chaque jour et ils vous inviteront à en juger non pas en comparant les conditions de vie du travailleur d'aujourd'hui avec celui du début du siècle, mais avec les possibilités actuelles de l'économie. Le malheur c'est que l'homme raisonne autrement. Cramponné à sa médiocre aisance, il jette un regard apeuré sur l'action qu'on lui propose, semblable en cela au possesseur d'un petit capital qui place sa fortune en fond d'État, ou d'un parti politique paralysé par la crainte de voir supprimé son journal ou fermer son ..... *[morceau de phrase manquant manifestement]* ..... nettement qu'il n'est pas exact que le monde ouvrier statique choisit pour le représenter des dirigeants de tout repos, dont l'action ne risque de remettre en question l'acquit, et pour lesquels le coussin de velours a remplacé la barricade.

Ce qui a changé également c'est la perspective économique. Effondré le mythe des crises cycliques, tarte à la crème du mouvement ouvrier pendant 25 ans, et qui maintenait le prolétaire sur le pied de guerre avec la perspective de jouer un rôle au cours de son existence. Le capitalisme s'est adapté; il a discipliné ses classes dirigeantes, et celles-ci comme les cadres ouvriers d'ailleurs,, épousent toutes les sinuosités que les fluctuations économiques imposent. Un jour, on jette du lest, le lendemain on pratique la politique de la main de fer dans le gant de velours, et la convergence de ces deux sociétés de cadre, capitalisme et ouvrier, est aujourd'hui orchestrée avec une telle précision qu'il n'est pas rare de voir un responsable syndical vous dire que le moment est mal choisi pour telle revendication ou une industrie accorder une autre revendication alors qu'on pouvait croire qu'elle susciterait une lutte farouche.

Ce qui a changé c'est l'homme de la rue, le travailleur salarié. Ce salarié qui individuellement n'a jamais

été meilleur ou pire que l'homme d'une autre classe, mais qui avait le sentiment d'avoir un intérêt profond à une transformation radicale de l'économie. Aujourd'hui, il ne l'a plus ou tout au moins il n'est pas sûr que les avantages que lui apporteront cette transformation valent les risques qu'elle peut faire courir à son acquit. Et même si je dois peiner quelques-uns de mes camarades anarcho-syndicalistes ou syndicalistes révolutionnaires, je leur dis nettement qu'il n'est pas exact que le monde du travail soit trompé par ses dirigeants. Ils les a choisis en connaissance de cause, prudent à écarter ceux qui risquent de l'entraîner dans l'aventure. La mentalité de l'ouvrier d'aujourd'hui est beaucoup plus comparable à celle du petit bourgeois de 1910 qui achetait des fonds russes qu'à celle des prolétaires qui se faisaient mitrailler à Fourmies. Et pourtant nous sommes dans ces organisations dont nous n'attendrons pas autre chose que ce rôle de compagnies d'assurances au niveau desquelles elles se sont rabaissées.

Le syndicalisme révolutionnaire

En vérité, je ne crois pas qu'on puisse ramener l'organisation syndicale sur la base qui fut la sienne autrefois. Ni de l'intérieur en redressant les Centrales politisées, ni de l'extérieur en en créant une autre. Et si je suis toujours persuadé que le syndicalisme révolutionnaire et le seul cadre dans lequel puisse s'insérer le communisme libertaire et que par conséquence la valeur de l'anarcho-syndicalisme en tant qu'élément de construction d'une société est toujours intacte, je pense que comme instrument de choc révolutionnaire le cadre syndical est dépassé, pour des raisons qui relèvent de l'analyse que j'ai faite plus haut. La limite émotionnelle de l'économie, c'est la faim. Lorsqu'au siècle dernier le socialisme utopique a débouché sur l'économie les hommes avaient faim et pour vaincre la faim ils se sont jetés dans des luttes qui ont accouché des sociétés modernes. Mais aujourd'hui dans le monde occidental ce problème est dépassé et le problème de la faim écarté; le problème économique perd son caractère émotionnel et devient un problème de jugement, d'appréciation, de choix. Ce n'est plus son âme que l'homme jette dans la fournaise dans un pari sublime, c'est son intérêt qu'il pèse avec des scrupules de ménagère, et, l'élément émotionnel, il faut le chercher autre part. C'est ce que font les marxistes. Regardez-les! Pendant un siècle ils ont aligné sur le tableau les équations sorties du cerveau de Marx. Aujourd'hui, l'éponge à la main ils effacent une à une, poussés par l'évolution historique, les formules magiques du philosophe allemand

Le balancier, que l'histoire écarte de l'économie, elle nous le renvoie en direction de la métaphysique. Oui, il faut revenir à l'humain pour retrouver l'élément émotionnel, levier des révolutions, et, de nouveau, après le grand intermède marxiste, les hommes se battent pour leurs conditions d'hommes. Et la grande supériorité de l'humain c'est qu'il ne se découpe pas en tranches, qu'on n'en sert pas un morceau ou un autre suivant les circonstances, qu'il exige le silence ou le don complet de soi-même et par cela même il reste le grand et le seul levier révolutionnaire de l'avenir.

Le syndicalisme y compris le syndicalisme révolutionnaire n'est pas construit pour brasser une telle pâte et son échec nous trace les limites des possibilités révolutionnaires de l'économie. Notre présence dans telle ou telle organisation syndicale est donc, sans grande importance. Je dirais mieux que seule notre présence dans toutes les organisations syndicales est important dans la mesure où nous y sommes pour témoigner de la pérennité de l'organisation libertaire. Nous sommes la relève légitime d'un socialisme d'État. Il nous faut le faire savoir comme il faut faire savoir que nous construisons l'organisation révolutionnaire de l'avenir, orienté en dehors de l'impasse économique où croupissent les organisations syndicales comme les organisations politiques.

L'homme ne crée pas le climat révolutionnaire, tout au plus peut-il lorsqu'une société s'affaisse, usée par son propre mouvement, en accélérer le processus de désagrégation et préparer la relève. Tel est le but de l'organisation révolutionnaire à construire. La construire sur l'homme, par l'homme, en faveur de l'homme c'est encore marcher avec son temps. C'est ce que nous ferons et nous le ferons savoir autour de nous dans les organisations de masses où nous militions sans nous faire d'illusions sur le potentiel révolutionnaire de celles-ci.

Maurice JOYEUX.